



VINCENT  
ROTTIERS

YMANOL  
PERSET

OLIVIER  
GOURMET

REDA  
KATEB

# LE MONDE NOUS APPARTIENT

UN FILM DE  
STEPHAN STREKER



MICHAËL GOLOBERG et BORIS VAN GILS présentent « LE MONDE NOUS APPARTIENT » UN FILM DE STEPHAN STREKER avec VINCENT ROTTIERS, YMANOL PERSET, OLIVIER GOURMET, REDA KATEB, DINARA DROUKAROVA, SAM LOUWYCK. MUSIQUE ORIGINALE ET CHANSONS D'ZARK HENNY  
IMAGE ANTOINE ROCH. REC. SON CARINE ZIMMERLIN, RANKO PRAKOVIC ET CYRILLE LAURENBERG. MONTAGE DAN DOBI ET YANN BEDET. DÉCOR CATHERINE COSME. COSTUMES FRÉDÉRIQUE LEBOY. RÉGIE GÉNÉRALE ANTONIN MOREL. DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION JEANNE GRANVEAUX  
DIRECTEUR DE PRODUCTION THOMAS JARROBERT. COPRODUCTEURS NICOLAS BLANC, TOMAS LEYERS, DENIS VASLIN, MARC BOBURE, ADRIAN POLITOWSKI, GILLES WATERKEYN, ROLETTE ZYLBERBERG. PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS MICHAËL GOLOBERG ET BORIS VAN GILS. SCÉNARIO ET RÉALISATION STEPHAN STREKER  
UNE PRODUCTION BARBOFEU CINÉMA, FORMOSA, EX NIBILO, MINDS MEET VOLYA FILMS, AFILM, RTBF (TÉLÉVISION BELGE), BELGACOM. PRODUIT AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES ET DE VOO AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ et CINÉ+  
et LA WALLONIE ET DE LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE et VLAMMS AUDIOVISUEEL FONDS et NEDERLANDS FILMFONDS et ROTTERDAM MEDIA FONDS et COFINAGE 22 et de FUND et de TV et BACKUP FILMS et du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE et du PROGRAMME MEDIA DE L'UNION EUROPÉENNE  
distribution ZEUG FILMS DISTRIBUTION

MICHAËL GOLDBERG ET BORIS VAN GILS  
PRÉSENTENT

# LE MONDE NOUS APPARTIENT

VINCENT  
ROTTIERS

YMANOL  
PERSET

OLIVIER  
GOURMET

REDA  
KATEB

MUSIQUE DE  
OZARK HENRY

UN FILM DE  
STEPHAN STREKER

**SORTIE LE 11 JUIN**

**Relations presse**  
Rachel Bouillon  
Tél : 06 74 14 11 84  
rachel.bouillon@orange.fr

**Distribution**  
Zelig Films  
Tél : 01 53 20 99 68  
contact@zeligfilms.fr

**Dossier de presse,  
affiche, bande-annonce  
et photos : lmna-lefilm.com  
et zeligfilmsdistribution.com**

**Viso 122.976  
Format 2.35  
Durée 1h28**

## SYNOPSIS

UNE NUIT SUR UN PONT...  
UN COUP DE COUTEAU.

IL Y A POUGA.  
ET IL Y A JULIEN.

LE FILM MONTRE LE DESTIN PARALLÈLE DE CES DEUX JEUNES  
HOMMES QUI SE RESSEMBLENT SANS SE CONNAÎTRE.  
ILS PARTAGENT LES MÊMES VALEURS ET UN MÊME  
DÉSIR D'ABSOLU.

ILS POURRAIENT ÊTRE AMIS.

ET POURTANT...



## LE REGARD ET LA VOIX

Le réalisateur Stephan Streker et le musicien Ozark Henry unissent leurs talents dans un film où la voix du second se lie intimement au regard du premier.

Stephan Streker, à quel moment vous est venue l'envie d'associer « Le monde nous appartient » à Ozark Henry ?

Stephan : Ozark, c'était immédiatement. Dès l'instant où j'ai commencé à écrire, j'ai eu la voix d'Ozark en tête. Et cette voix ne m'a plus quitté pendant tout le processus d'écriture. C'est un artiste que j'ai découvert il y a déjà longtemps et dont la sensibilité m'a parlé tout de suite. J'ai ressenti comme une étonnante intimité par rapport à son travail. L'écriture à peine finie, je suis allé le voir et, en lui montrant le scénario, je lui ai dit : « Voilà, ça c'est moi... Si vous le voulez, on vit cette aventure ensemble. »

Ozark : Quand Stephan est venu chez moi à Courtrai, j'ai senti tout de suite qu'on pouvait partager une même ambition artistique, qu'on était presque comme des frères... C'est quelque chose d'unique. Je n'avais jamais eu la chance de recevoir un scénario d'une telle qualité mais c'est plus encore la rencontre qui m'a décidé. Tout de suite, j'ai su que je pouvais entrer dans l'univers de Stephan. C'est difficile à expliquer, c'est comme quand je lis un bouquin et, dans les vingt premières pages, peu importe le contenu, je sens par la façon dont c'est écrit si je vais continuer ou non. Dire pourquoi ? C'est difficile... Il y avait un tout, ces personnages ni bons ni mauvais mais avec leur propre histoire, et cet auteur qui ne juge jamais.

C'était important, cette volonté de ne pas porter de jugement ?

Stephan : Je pense que ce n'est pas à l'artiste de juger. Il n'a pas à se substituer au travail du spectateur. Pour moi, un réalisateur n'a rien à dire. Il a à faire, à montrer et, bien sûr, à porter un regard. Mais le jugement, c'est au spectateur que je le laisse. Mon but est de faire des films qui laissent le spectateur intelligent et libre.

Ozark : Le but, c'était de proposer une représenta-

tion, un regard, un point de vue. C'est pour ça, par exemple, qu'il fallait que le spectateur sache tout de suite qu'il y a eu un coup de couteau. C'était important que le film ne joue pas le suspense là-dessus...

**« Il y a la possibilité de poser un geste artistique en rapport avec le fait divers. De l'élever au rang d'abstraction. Et de créer en toute liberté. C'est ça qu'on a voulu faire, Ozark et moi. »** Stephan

Stephan : Le film assume d'emblée qu'il met en scène le coupable et la victime d'un coup de couteau. Par définition, tout les sépare mais ce qui m'intéressait, c'était de les appréhender d'une façon comparable. Je désirais montrer par les moyens du cinéma – l'image, le son, le temps – le quotidien de ces deux êtres humains opposés dans un conflit absurde, unis par la tragédie. Je voulais mettre en scène leurs désirs, leurs envies, leurs ambitions, leurs rapports aux autres. Mon propos était de montrer avec autant de bienveillance et de générosité l'un et l'autre. Ils se ressemblent sans se connaître et finissent unis à jamais par un événement terrible. Par définition, la vie est plus articulée que la simple lecture d'un événement très codé : le coupable, d'un côté, la victime, de l'autre... La vie est toujours plus compliquée, plus riche.

**« Notre film, c'est tous les faits divers. »**  
Stephan

« Le monde nous appartient » s'inspire-t-il d'un fait divers précis ?

Stephan : Non. Le film peut faire songer à l'affaire Joe Van Holsbeek mais, hormis le fait qu'il y a une agression au couteau pour un motif matériel, le film n'a aucun point commun avec ce fait divers et avec



la vie de ceux qu'il concerne. Notre film, ce n'est pas un fait divers... c'est tous les faits divers ! Notre propos était d'élever le fait divers au rang d'abstraction. Je me suis posé la question de la position de l'artiste par rapport au fait divers. Je comprends parfaitement que certains choisissent de s'accaparer un fait divers encore chaud pour le mettre à l'écran. C'est une entreprise cohérente. Mais il y a moyen de faire tout autre chose, il y a la possibilité de poser un geste artistique en rapport avec le fait divers. De l'élever au rang d'abstraction. Et de créer en toute liberté. C'est ça qu'on a voulu faire, Ozark et moi.

Le choix de ne pas adapter une histoire existante vous laissait donc plus libre.

Stephan : Exactement. J'ai pu traiter en toute liberté ce qui m'intéressait vraiment, comme je le voulais. Il était important de ne pas être tenu à des obligations. De ne pas avoir de compte à rendre avec une quelconque forme de réalité « historique ». Ainsi, j'ai pu par exemple mettre en scène un père

incapable de dire « je t'aime » à son fils et qui portera ce poids terrible jusqu'au bout, montrer un gamin éperdu d'amour pour une femme qui n'est pas faite pour lui, deux situations qui prennent une gravité accrue à cause de l'issue programmée des deux héros. Il était vraiment important que je me libère des contraintes liées à un fait divers précis. Le fait divers est le plus souvent quelque chose de particulièrement horrible qui ne nous appartient pas, qui ne nous concerne pas et qui nous renvoie toujours à notre propre impuissance. Aujourd'hui, l'exploitation du fait divers par les médias est devenue une horreur absolue.

**« Tout de suite, j'ai su que je pouvais entrer dans l'univers de Stephan. C'est comme quand je lis un bouquin et, dans les vingt premières pages, peu importe le contenu, je sens par la façon dont c'est écrit si je vais continuer ou non. »** Ozark

Elle se fait la plupart du temps à des fins de fascination morbide, de voyeurisme non assumé et pourtant bien réel et de « communion dans la douleur » qui nous rassure quant à notre situation (« Ca ne m'est pas arrivé à moi, Dieu merci... Ces pauvres gens... »)... alors qu'en fait, l'effet est seulement anxiogène et rien d'autre. C'est à se demander s'il est possible de poser un autre regard. A croire que soit c'est de l'exploitation, soit on n'en parle pas. Et notre pari, à Ozark et à moi, c'était justement de penser qu'il y a moyen d'en faire autre chose. D'où le film.

**« Nous sommes tous passés, dans notre vie, par une phase où nous avons cru que le monde nous appartenait. Le fait même de devenir adulte signifie qu'on se rend compte que ce sera un petit peu plus compliqué. »** *Stephan*

**Pourquoi ce titre, « Le monde nous appartient » ?**

**Stephan :** L'expression « Le monde nous appartient » définit parfaitement les deux protagonistes du film. « Le monde nous appartient », c'est eux deux ! Le titre correspond à leur état d'esprit à l'instant où ils sont appréhendés dans le film, puisque Julien est à un moment décisif de sa vie : il est à l'aube d'un match important et chacun sait qu'en foot, tout peut aller très vite. Et Pougá est à un moment où il est mis en situation de remplacer son père pour réussir un coup important. Nous sommes tous passés, dans notre vie, par une phase où nous avons cru que le monde nous appartenait. Le fait même de devenir adulte signifie qu'on se rend compte que ce sera un petit peu plus compliqué. (Rires)

**Ozark, le cinéma est-il une de vos sources d'inspiration, en général ?**

**Ozark :** Les images m'ont toujours inspiré, comme la littérature. J'aime les films de David Lynch, de David Cronenberg... J'ai aussi été un très grand fan de Peter Greenaway. J'adore « Prospero's Books », par exemple. Je l'ai vu plusieurs fois. Quelle richesse, quel univers ! Je pense qu'un film est une concentration de disciplines et, quand tout s'équilibre, cela crée quelque chose d'unique. Moi, je suis très sensible à la forme.

Et d'ailleurs, ce qui me plaît le plus dans le travail de Stephan, c'est sa façon d'assumer une ambition cinématographique, de vrais partis-pris esthétiques forts. Quand je vois le film, je me dis que c'est un film à la fois intemporel et universel. Stephan aime le cinéma avec un grand C. Le film est en 35 mm, en cinémascope avec des couleurs éclatantes. Il y a des mouvements de caméra. Stephan aime quand les choses prennent de l'ampleur. C'est aussi ce que j'essaie de faire avec ma musique. Aller dans l'émotion. Ne jamais se protéger. Le cinéma de Stephan est tout en sensibilité, tout en fragilité. En ça, artistiquement, on est incroyablement proches.

**Stephan :** Je pense d'ailleurs que l'art dont le cinéma est le plus voisin c'est la musique. Plus que la peinture ! Le cinéma et la musique sont tous deux affaire de temps et de rythme. Le temps de la communication est décidé par l'artiste, cinéaste ou musicien. C'est lui qui fixe la durée et le rythme. Alors que le temps de la communication pour un peintre, c'est affaire du récepteur. Idem pour la sculpture, l'architecture et même la littérature. Le cinéma c'est de la musique, j'en suis certain. Même un film muet, c'est de la musique !

**Concrètement, comment avez-vous travaillé ?**

**Ozark :** Je me rends compte que c'est assez difficile de parler de ça. Nous avons communiqué d'une façon assez rare entre deux êtres humains. C'était évidemment une communication au-delà des mots. On communiquait par les choses qu'on est capable de faire. Stephan, c'était les images, moi, c'était la musique. Stephan filmait, il montait les images, je lui donnais la musique, il re-montait parfois les images, puis c'était à mon tour d'adapter la musique à ce qu'il me proposait.

**« Je sentais que si Stephan avait été musicien, s'il avait été le compositeur du film, il aurait fait ce que je lui faisais écouter. Et j'étais très content de pouvoir lui offrir ça. »** *Ozark*

Parfois, il me demandait de changer la musique complètement. Il m'a vraiment poussé à aller plus loin. J'ai beaucoup appris.

**Stephan :** C'était comme une respiration à deux : l'un inspirait, l'autre expirait. J'ai l'impression que cette curieuse intimité entre nous échappe à toute analyse. En tous cas, on s'est vraiment beaucoup vus. Dès la première rencontre, on ne s'est pratiquement plus quittés. (Rires) Ozark m'a accompagné à toutes les étapes de la préparation, du tournage et de la post-production. Son travail, sa présence même ont évidemment pris des proportions largement supérieures à celles d'un simple compositeur de musique de film. Ozark est sûrement la personne qui, hormis le monteur et le producteur, a le plus vu le film dans toutes ses versions. Je me souviens d'un technicien du Studio L'Equipe où on a fait le mixage qui m'a dit : « Mais, c'est incroyable, il vient tous les jours ! Généralement les compositeurs, on ne les voit jamais ! ». Un jour, Ozark a terminé un des SMS qu'il m'a envoyés par ces mots : « We are kindred spirits. »

**Ozark :** Mon plus grand plaisir, c'était quand je commençais à comprendre de plus en plus les choses que Stephan ne pouvait pas exprimer avec des mots, les petites nuances, les petits sons qui étaient susceptibles d'enrichir son univers. Dans ces moments là, je sentais que si Stephan avait été musicien, s'il avait été le compositeur du film, il aurait fait ce que je lui faisais écouter. Et j'étais très content de pouvoir lui offrir ça. Et puis, j'ai pu aussi faire des suggestions qui n'ont rien à voir avec la musique mais qui concernaient le sound design.

**« Mon but est de faire des films qui laissent le spectateur intelligent et libre. »** *Stephan*

Je continuais même à faire des propositions de son alors qu'on mixait. On allait dans le petit studio d'à côté, on enregistrerait un son et on l'ajoutait à la bande-son. Il paraît que ce n'est pas une façon très habituelle de faire. Mais ça a été la nôtre. En tout cas, notre règle, c'était qu'il fallait toujours essayer.

**Stephan :** Pour moi, c'était très important qu'aucun de nous deux ne s'autocensure jamais. Donc, effectivement, on avait cette règle : toujours tout essayer.



**Où se déroulaient vos sessions de travail ?**

**Stephan :** Partout. Chez lui ou à Bruxelles. Dans son studio, en salle de montage, de mixage. Il me faisait écouter des choses qu'il avait composées les jours précédents ou il me les envoyait par internet. Parfois, il composait au piano quand j'étais là. J'ai l'impression qu'on était main dans la main tout le temps. Et ce, depuis le stade de l'écriture.

**Ozark :** Il y a des choses qui ont été créées au tout dernier moment, à l'extrême fin du mixage. Mais d'autres étaient là très tôt. Par exemple, la chanson était là au tout début de l'aventure. C'était longtemps avant le tournage et même avant la sortie de mon album.

**Stephan :** Ozark me dit : « Ecoute, j'ai une chanson, je crois que c'est tout à fait ce qu'il faut pour le film ». Il me fait écouter « Hvelreki ». Pour moi, tout y était, tout ce que j'aime chez Ozark était dedans.

**Ozark :** Et, curieusement, aujourd'hui, tout à la fin de l'aventure, c'est encore juste.

Cette chanson se trouve en entier dans le film, chantée par tous les personnages. Cette séquence chorale était-elle présente dans le scénario ?

**Stephan :** La séquence n'existait pas du tout à l'écriture. Il y a quelque chose de très similaire dans le film de Paul Thomas Anderson « Magnolia » et je m'étais posé la question de savoir si on pouvait s'autoriser à faire ça. Ce qui m'a décidé, c'est qu'on était en plein dans le cœur du sujet du film : derrière tout ce qui nous sépare, il y a quelque chose qui nous unit tous. Et donc, faire participer tous les protagonistes à un instant de communion qui précède le drame, je trouvais que c'était juste. Je trouvais que cela servait le film. Ce n'était pas une chanson plaquée. Ça avait du sens d'unir tous les personnages ainsi par la voix d'Ozark qui est tout simplement la voix du film. Cette voix est vraiment unique et se transforme dans le film en un instrument de musique. Elle est même devenue l'instrument le plus présent dans le film. J'ai cou-

tume de dire que « Le monde nous appartient », c'est mon regard et c'est sa voix. Mais bien sûr, oser ainsi une séquence chantée au milieu du film, c'était un pari risqué. On courait le risque de perdre des spectateurs sur un coup pareil.

**Ozark :** Ça définit bien Stephan, je trouve. Il prend toujours le risque d'aller plus loin que ce qui était prévu. Il est très ouvert à l'imprévu, à ce qui n'était pas voulu. Si bien que le film fini est à la fois plus fort et différent que le film écrit. Sa façon de travailler impose à tout le monde d'être très ouvert, très à l'écoute.

**« Ce que les événements t'offrent est souvent plus fort que ce que tu cherches. Si je m'accorde un mérite, c'est celui d'avoir été capable de recevoir. » Stephan**

**Stephan :** J'ai coutume de dire à mes collaborateurs que si on va à un endroit pour une raison et qu'on en revient avec ce pour quoi on y est allé, c'est décevant. Ce que les événements t'offrent est souvent plus fort que ce que tu cherches. Si je m'accorde un mérite, c'est celui d'avoir été capable de recevoir.

**« Une bande originale peut exister pour elle-même. »**

**Ozark Henry, « Le monde nous appartient » est aussi un album.**

**Ozark :** J'ai proposé à Stephan de venir chez moi pour qu'on mette ensemble les musiques qu'on préférerait, les chansons et certains dialogues du film. C'était une façon pour moi de prolonger encore la collaboration mais, cette fois, sur mon terrain. (Rires) Et on s'est amusé à fabriquer l'album à deux en choisissant l'ordre des morceaux pour construire et déconstruire les émotions. Le plus important, dans ce travail, c'est les transitions. On a donc essayé d'être le plus précis possible dans ce travail là

**« C'était une façon pour moi de prolonger encore la collaboration mais, cette fois, sur mon terrain. »**

qui rappelait à Stephan ce qu'il avait fait lors du montage du film. Une bande originale peut exister pour elle-même, alors que le film ne peut pas exister sans sa musique. Pour moi, le plus important était de créer une œuvre cohérente de A à Z qui rappelle évidemment le film mais qui peut exister parfaitement de façon indépendante.

**Qu'avez-vous appris l'un de l'autre ?**

**Stephan :** Ozark n'hésite jamais à se remettre en question et à ériger le doute en valeur. Il voulait toujours savoir ce que je pensais de son travail, il était toujours à l'écoute et prêt à tout changer. On dirait qu'il est sans ego. C'était une vraie leçon pour moi. Je pense que le chemin pour chacun de nous, c'est de se débarrasser de son ego. Et pour moi, Ozark est très loin sur ce chemin là.

**« Je trouve que le film est à 100% un film de Stephan et à 100% mon film à moi aussi. » Ozark**



**Ozark :** Moi je pense que l'une de tes forces, c'est que tu crées une ambiance, pour les gens avec lesquels tu travailles, une ambiance qui les rend meilleurs. Tu as donné beaucoup de confiance à tout le monde. Les gens se sont sentis en confiance pour se donner. J'ai senti ça à toutes les étapes de fabrication du film. Ce que tu as obtenu de tes acteurs est incroyable. Tu es allé chercher très loin mais toujours avec beaucoup de douceur.

**Stephan :** Pour moi c'est impossible de travailler dans le conflit ou la tension. Je pense d'ailleurs que je n'en serais pas capable.

**Ozark :** Aujourd'hui, quand je regarde « Le monde nous appartient », je suis très heureux. Je me dis que je ne suis pas trahi, que je me reconnais et, en même temps, que j'ai réussi à être au service du film. Je trouve que le film est à 100% un film de Stephan et à 100% mon film à moi aussi.

*Bruxelles, janvier 2014*

## STEPHAN STREKER

Tout le parcours de Stephan Streker devait le mener naturellement à la réalisation de films. Passionné de cinéma, il est devenu journaliste professionnel dans le but de rencontrer les gens qu'il admire le plus au monde : les cinéastes. En 1993, il écrit et réalise « Shadow Boxing », son premier court métrage. En 2004 sort sur grand écran son premier long métrage réalisé à Los Angeles dans des conditions guérilla, « Michael Blanco ».

### Filmographie

2013 : Le Monde Nous Appartient (LM)  
2004 : Michael Blanco (LM)  
2000 : La Guerre du Foot n'aura pas lieu (CM, docu)  
1998 : Le Jour du Combat (CM, docu)  
1996 : Mathilde, la femme de Pierre (CM)  
1993 : Shadow Boxing (CM)

## OZARK HENRY

Ozark Henry, l'alter ego musical de l'artiste belge Piet Goddaer, ajoute un nouveau chapitre à sa déjà longue histoire. Ce prolifique chanteur, auteur et compositeur signe aussi bien la bande originale que le sound design du « Monde nous appartient ». L'artiste garde sa marque de fabrique sonore mêlant de manière subtile des influences électro, du rock arty et de la musique classique, aujourd'hui au service d'une oeuvre cinématographique.

### Discographie

2013 : Le Monde Nous Appartient (Bande originale)  
2013 : Stay Gold  
2010 : Hvelreki  
2006 : The Soft Machine  
2004 : The Sailor not the Sea  
2001 : Birthmarks  
1998 : This Last Warm Solitude  
1996 : I'm Seeking Something That Has Already Found Me

## LES COMÉDIENS VUS PAR STEPHAN STREKER

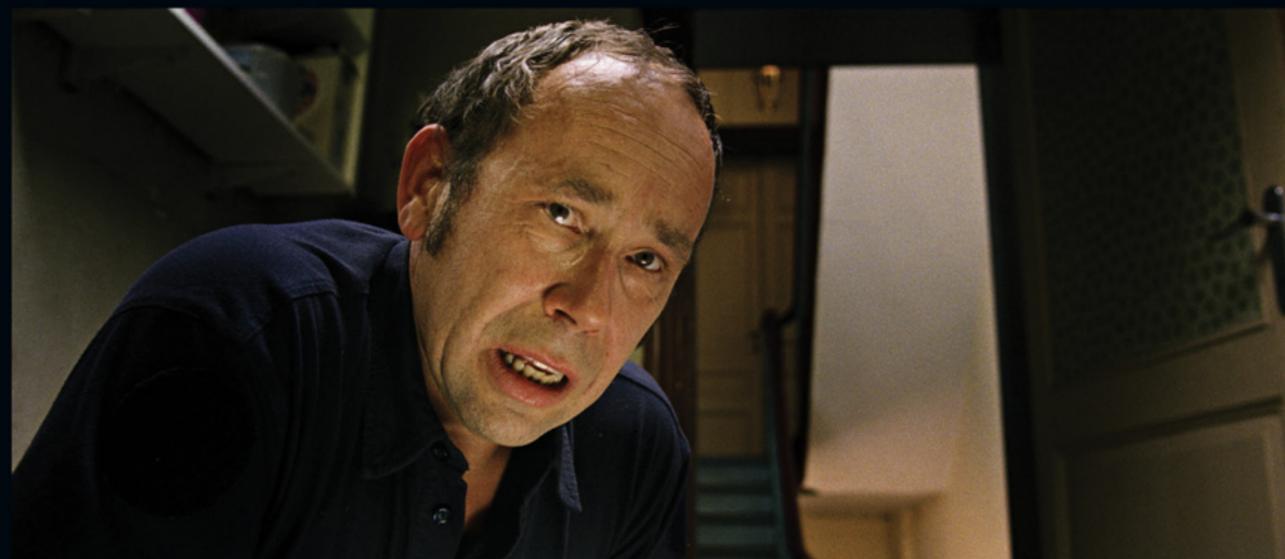


### VINCENT ROTTIERS (Pouga)

La seule limite de Vincent, c'est que ça ne l'intéresse pas du tout d'être une star. C'est tout à fait exceptionnel parmi les jeunes comédiens, peut-être unique. Ce qui motive Vincent, c'est le jeu, c'est d'aller le plus loin possible dans les émotions vraies. Tout donner à son metteur scène qu'il écoute avec une attention incroyable. Tout donner mais... bien sûr, rester indomptable. On peut dire d'un comédien en général qu'il est soit plutôt instinctif soit plutôt technique. Eh bien, Vincent, il est parfaitement les deux. Malgré son jeune âge, il est très expérimenté puisqu'on peut dire de lui qu'il a été acteur durant la plus grande partie de sa vie. Seul regret : Vincent et Olivier ne font que se croiser dans le film (pas un regard l'un pour l'autre à un coin de rue). J'aimerais tant qu'un jour, ils jouent vraiment ensemble.

### YMANOL PERSET (Julien)

Pour le rôle de Julien, nous avons vu tout ce que la France et la Belgique comptent de comédiens ayant l'âge du rôle. Et aussi de très nombreux joueurs de football belges, vu que j'avais ce fantasme de trouver un vrai footballeur capable de jouer la comédie. Découvert lors d'un casting parisien, Ymanol Perset, le fils de la sublime Laura del Sol («Carmen», «The Hit»), a mis finalement tout le monde d'accord. Ymanol est bien plus qu'un acteur, c'est un artiste. Il dessine, joue de la musique, réalise des courts métrages. A y réfléchir, Ymanol a tout : la beauté, le charme, la passion, la qualité d'écoute. Il ira évidemment très loin s'il se l'autorise lui-même.



### OLIVIER GOURMET (Freddy)

Quand j'ai écrit « Le monde nous appartient », j'avais deux choses en tête : la voix d'Ozark Henry et le visage d'Olivier Gourmet. Le père du jeune footballeur était le seul qui avait un visage dès l'écriture. Les autres n'en avaient pas encore. Logiquement, Olivier a été la première personne que j'ai contactée. Et il a donc été le premier à dire oui. Je ne saurais jamais assez le remercier pour m'avoir donné ainsi d'emblée la confiance nécessaire pour mener l'aventure jusqu'au bout. Diriger Olivier Gourmet sur un plateau, c'est aussi jouissif que de conduire une Ferrari ou de jouer au foot avec Maradona. Enfin, j'imagine, n'ayant jamais conduit une Ferrari ou joué au foot avec Maradona. Mais surtout Olivier est parvenu dans un nombre pourtant limité de scènes à incarner avec profondeur ce père qui se révèle incapable de dire à son fils « Je t'aime » et le malheur terrible lié à cette incapacité.

### REDA KATEB (Zoltan)

Dans le scénario, le personnage de Zoltan avait 65 ans. Il était le « vieil ami » du père de Pouga. Tout à fait par hasard, je vois une émission tard la nuit - ce qui est exceptionnel, n'ayant pas la télévision - où je reconnais Reda Kateb découvert dans « Un prophète » de Jacques Audiard. Et je constate, stupéfait, qu'il s'agit d'un acteur. Il m'avait tellement bluffé au cinéma que j'avais cru qu'on l'avait trouvé dans la rue et certainement pas au théâtre. Reda a trente ans et donc Zoltan aussi. Pourtant, j'ai choisi de ne pas changer une ligne de dialogue. Zoltan parle donc comme quelqu'un de soixante-cinq ans. Et ça marche. Reda Kateb n'est pas qu'une gueule incroyable. C'est évidemment un formidable acteur, précis et exigeant. Reda Kateb, c'est un chat. C'est pourquoi quand il apparaît dans le film, j'ai souhaité qu'il soit accompagné d'un chat.



### DINARA DROUKAROVA (Magali)

En 1989, jeune journaliste cinéma, je découvre au Festival de Cannes une bombe : « Bouge pas, meurs et ressuscite » de Vitali Kanevski qui met en scène un petit garçon et une petite fille inoubliables : Pavel Nazarov et Dinara Droukarova. Vingt-trois ans plus tard, Dinara est à l'affiche d'un film que je mets en scène. C'est peu de dire qu'à l'époque, je ne l'aurais pas cru.

### FABRICE BÉNICHOU (le joueur anonyme)

A la sortie de son livre retraçant sa vie ahurissante, inouïe, exceptionnelle, Fabrice Bénéichou me reçoit à Paris pour une interview-fleuve. A la fin de cet entretien, l'ancien triple champion du monde de boxe me confie : « J'aime beaucoup faire l'acteur. » Je le remercie aujourd'hui pour cette phrase qu'on croyait tous les deux innocente.

### MAURICE MARTENS, JACQUES TEUGELS (les légendes du foot)

Maurice Martens est pour moi plus qu'un footballeur. Il a été ma première idole. Soulier d'or en 1973, il est le meilleur joueur de l'histoire du club de mon cœur, le RWDM. Défenseur qui ne faisait jamais une faute, Maurice Martens était le symbole absolu de la correction, du fair-play et de l'élégance. Maurice Martens, c'était aussi mon premier autographe.

Je dois à Jacques Teugels mes deux plus grandes émotions de supporter de foot (et d'enfant... c'est la même chose). Jacques a marqué le but du siècle lors du 1-0 entre le RWDM et le Sporting d'Anderlecht en 1975, l'année du titre, et, deux ans plus tard, le penalty contre Feyenoord envoyant mon équipe en demi-finale de la Coupe UEFA. Je lui en serai éternellement reconnaissant.

« Les acteurs prennent de tels risques avec leur propre intimité qu'il faut leur donner de l'amour. Inconditionnellement. Et pour moi, c'était facile, puisque je les aimais. Tous. Sans exception. » Stephan Streker



### SAM LOUWYCK (Eric)

« Anyway the Wind Blows », « Lost Persons Area », « Rundskop » : chaque fois que j'ai vu Sam Louwyck dans un film, il m'a impressionné par sa présence et son humanité. Sam, c'est une gueule, une voix, une dégaine. Sam est danseur, Sam est acteur : un artiste complet et surtout un être humain qui marque par sa gentillesse et sa générosité.

### ALBERT CARTIER (le coach)

Jamais je n'oublierai les essais qu'Albert a faits dans mon appartement sous la caméra de Lionel, mon assistant. Dès la première prise, le vrai coach de foot s'est transformé en un comédien incroyable. Il y avait comme une évidence absolue. Sur le plateau, Albert a impressionné tout le monde. Albert est un tribun, un seigneur. Et donc bien sûr un acteur.

## LISTE ARTISTIQUE

Pouga.....	VINCENT ROTTIERS
Julien.....	YMANOL PERSET
Freddy.....	OLIVIER GOURMET
Zoltan.....	REDA KATEB
Magali.....	DINARA DROUKAROVA
Eric.....	SAM LOUWYCK
Le coach.....	ALBERT CARTIER
Le joueur anonyme.....	FABRICE BÉNICHOU
Les légendes du foot.....	JACQUES TEUGELS
.....	MAURICE MARTENS



DINARA DROUKAROVA



FABRICE BÉNICHOU



ALBERT CARTIER



SAM LOUWYCK



MAURICE MARTENS

JACQUES TEUGELS

## LISTE TECHNIQUE

Scénario et réalisation.....	STEPHAN STREKER
Production déléguée.....	MICHAËL GOLDBERG
.....	BORIS VAN GILS
Coproducteurs.....	NICOLAS BLANC
.....	TOMAS LEYERS
.....	DENIS VASLIN
.....	MARC BORDURE
.....	ADRIAN POLITOWSKI
.....	GILLES WATERKEYN
.....	ARLETTE ZYLBERBERG
Image.....	ANTOINE ROCH, AFC
Son.....	CARINE ZIMMERLIN
.....	RANKO PAUKOVIC
.....	VINCENT DE BAST
.....	LOUIS VYNCKE
.....	CYRILLE LAUWERIER
Montage.....	DAN DOBI
.....	YANN DEDET
Musique originale et chansons.....	OZARK HENRY
Décors.....	CATHERINE COSME
Costumes.....	FRÉDÉRIQUE LEROY
Direction de production.....	THOMAS JAUBERT
Direction de post-production.....	JEANNE GRANVEAUD
Régie générale.....	ANTONIN MOREL